

CHEZ L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN

Dialogues satiriques parus dans le Journal

d'Octave Mirbeau

Nous avons regroupé dans ce document les dialogues satiriques et nouvelles d'Octave Mirbeau ayant pour sujet la littérature, parus dans *Le Journal* entre 1897 et 1902.

En 1919, dans un ouvrage paru sous ce titre, Alice Mirbeau avait regroupé ces textes ainsi que d'autres dialogues, contes et nouvelles, que nous avons choisi de ne pas traiter dans Libre Théâtre : les Scène de la vie de famille (qui sont reprises dans les premières scènes des *Affaires sont les affaires*), la divine enfance (dialogue d'enfants), des contes (Sentimentalisme, Il est sourd !, La peur de l'âne, Tableau parisien) ainsi qu'une nouvelle *Les mémoires de mon ami*.

(Traitement effectué par Libre Théâtre à partir de l'édition de 1919 disponible sur [Gallica](#).)

Sommaire :

Chez l'illustre écrivain

I, paru dans *Le Journal*, le 17 octobre 1897.

II, paru dans *Le Journal*, 24 octobre 1897

III, paru dans *Le Journal*, 31 octobre 1897.

IV, paru dans *Le Journal*, 7 novembre 1897.

V, paru dans *Le Journal*, 14 novembre 1897.

VI, paru dans *Le Journal*, 21 novembre 1897.

VII, paru dans *Le Journal*, 28 novembre 1897.

Une bonne affaire, paru dans *Le Journal*, 22 septembre 1895.

Un grand écrivain, paru dans *Le Journal*, 12 janvier 1896.

Littérature, paru dans *Le Journal*, 26 janvier 1902.

Chez l'illustre écrivain I

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN, LE VALET DE CHAMBRE, LE REPORTER.

Une chambre à coucher, très riche et de très mauvais goût. Mobilier mi-anglais, mi-Louis XVI. L'illustre écrivain est couché. Il parcourt avidement les journaux du matin.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,
en froissant un journal.

Et cette canaille de Mareuil qui dînait chez moi avant-hier, et qui n'a pas trouvé le moyen glisser mon nom dans sa chronique... Elle est forte, celle-là !... Non, mais ils s'imaginent que je les invite pour mon plaisir !... Elle est forte, celle-là !

Entre le valet de chambre.

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur, c'est encore un reporter.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Ah ! ah !

LE VALET DE CHAMBRE.

Celui qui vient toutes les semaines interviewer Monsieur !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Ah ! oui, cet imbécile !... Ce qu'il va encore me raser, celui-là !... Faites entrer.

LE VALET DE CHAMBRE.

Dans la chambre de Monsieur ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Dans ma chambre, oui !... Il connaît le salon, la salle à manger, le fumoir, le cabinet de travail... il connaît la cuisine, les water-closets... il connaît tout, excepté ma chambre... il faut bien varier le décor.

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est juste !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Dites-moi !... Avant de le faire entrer, éparpillez, sur les meubles, sur les chaises, sur les tapis, partout... des cartes de visite, des invitations... les plus chic... adroitement, négligemment.

LE VALET DE CHAMBRE.

Comme toujours.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Et puis, vous irez chercher mon nouveau nécessaire de voyage.

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur part ?...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Non... Vous le placerez bien en vue... sur la table, là... grand ouvert, bien entendu... enfin, le grand jeu !

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, Monsieur.

Le valet de chambre dispose tout selon le rite habituel.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Vous n'avez rien oublié ?... Non !... Faites entrer...

Entre le reporter. Petit, gringalet, l'œil louche, le dos servile, infiniment respectueux ; il s'arrête sur le seuil de la porte et salue...

LE REPORTER.

Mon cher maître !... Veuillez m'excuser si j'ose, de si grand matin...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

tendant sa main.

Entrez donc, cher ami, entrez donc...

LE REPORTER,

il s'avance timidement, en faisant des courbettes et des révérences.

Excusez-moi... seulement, je... mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Mais non ! mais non !... Vous êtes chez vous, ici, vous le savez bien... D'abord, ce n'est pas comme journaliste que je vous reçois... c'est comme ami... vous êtes un ami...

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Mais si... mais si... Vous êtes un ami... Et vous avez beaucoup de talent.

LE REPORTER.

Mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Beaucoup de talent... Votre article d'hier, vous savez, c'est une page !

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Mais asseyez-vous donc, cher ami... vous déjeunez avec moi, n'est-ce pas ?

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Si, si... vous déjeunez avec moi... sans cérémonie, n'est-ce pas ?... Des œufs brouillés aux truffes... des perdreaux truffés..., des foies de canard sautés aux truffes... une salade de truffes...

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Mon ordinaire !... Je vous traite en ami... Le duc de Kau m'a promis aussi de venir déjeuner ce matin... Je serais charmé qu'il vous rencontrât... Il vous aime beaucoup... vous trouve beaucoup de talent.

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

D'ailleurs, tous ceux à qui je parle de vous vous trouvent beaucoup de talent...

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Et maintenant, causons... J'aime tant causer avec vous !... (*Le reporter jette dans la chambre, autour de lui, des regards obliques, des regards d'huissier.*) Vous regardez ma chambre ?... Vous ne connaissiez pas ma chambre ?

LE REPORTER.

Non, mon cher maître.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Elle vous plaît ?

LE REPORTER.

Elle est admirable, mon cher maître !... C'est une chambre de prince !... (*Il tire son carnet. Il s'apprête à prendre des notes.*) Vous permettez ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Tant que vous voudrez !... Mais pas comme journaliste... Comme ami !

LE REPORTER,

il tâte chaque meuble, chaque bibelot, et les note.

C'est admirable !... c'est admirable !... (*Il examine le nécessaire de voyage.*) C'est merveilleux ! ...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Il est amusant, n'est-ce pas ?... Il vient de Londres... C'est tout à fait nouveau... Cent cinquante-deux pièces !... Par exemple, c'est cher... Cinq mille.

LE REPORTER.

Cinq mille !... C'est merveilleux !...

Il note.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

J'achète tout à Londres, maintenant... mes chapeaux... mes bottines... mes cravates... mes parapluies... En France, on n'a pas de chic !... Et puis, c'est amusant ! J'ai cent trois cravates !

LE REPORTER.

Cent trois cravates !... C'est merveilleux !...

Il note.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Quarante paires de bottines !

LE REPORTER.

Quarante paires de bottines !... C'est merveilleux !

Il note.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Je vous le répète ! C'est comme ami que je vous donne tous ces détails... C'est pour vous, pour vous seul que vous prenez toutes ces notes !

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître ! (*Il s'attarde aux invitations éparses...*) Ce n'est pas indiscret ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Non ! puisque c'est comme ami !

LE REPORTER,

il note toutes les invitations.

Et quels succès vous devez avoir dans le monde !... C'est merveilleux !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Et si vous saviez comme le monde m'ennuie !... J'y vais... par mépris !

LE REPORTER,

il examine une botte recouverte de broderies.

Et ça ?... C'est merveilleux !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

négligemment.

Oui, c'est ma boîte à mouchoirs !... Elle a été brodée, pour moi, par des femmes du monde.

LE REPORTER,

vivement.

Peut-on savoir les noms ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Oh ! ça, non ! D'ailleurs, tout le monde les connaît à Paris... On raconte là-dessus des histoires... Vous savez, on exagère beaucoup... Il n'y a pas le quart de ce que l'on dit ! On ne peut être vu en compagnie d'une femme jolie et connue sans qu'aussitôt... c'est dégoûtant !... On exagère, je vous assure, on exagère souvent.

LE REPORTER,

s'enhardissant.

Ah ! dame, cher maître, vous connaissez le proverbe... on ne prête qu'aux riches !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Sans doute !... Mais cela ne regarde personne ! Et s'il plaît à la princesse de... à la duchesse de... à la marquise de... de venir chez moi... cela ne regarde personne... D'ailleurs, ce sont des amies, rien que des amies... il n'y a pas ça entre nous, pas ça !...

LE REPORTER,

sceptique et enthousiaste.

Il est bien certain que ça ne regarde personne... Aussi ne pourrait-on pas, mon cher maître, adroitement, sans citer de noms... ne pourrait-on pas démentir, par d'habiles allusions... Enfin, vous savez, je suis à votre disposition.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Nous verrons, quelque jour... Je sais que je puis compter sur vous... Je vous donnerai peut-être des notes... il faut attendre une occasion... la publication de mon prochain roman, par exemple !... Causons d'autre chose... N'aviez-vous pas quelque service à me demander ?

LE REPORTER.

Justement !... Vous savez qu'il est beaucoup question de votre prochain roman ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Vraiment ? On en parle déjà beaucoup !... Quel ennui !... J'ai tant horreur de la publicité... Être célèbre, si vous saviez comme c'est fatigant !

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Si... si... très fatigant ! On ne s'appartient plus... Ah ! que de fois j'ai envié d'être obscur... Tout ce bruit autour de mon nom m'énerve et me rend malade... Ainsi, on parle de mon roman ?... Déjà ?... Et qui donc en parle ?

LE REPORTER.

Mais tout le monde, mon cher maître... Mais tous les journaux, mon cher maître.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Ah ! vraiment ! Comme cela me désole !... Je ne lis plus les journaux... je ne lis que vos articles.

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Et pourquoi les journaux en parlent-ils ?

LE REPORTER.

Ils ont raison... N'est-ce pas un événement considérable ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Sans doute. Je crois, en effet, que mon roman sera un événement considérable... J'ai, cette fois-ci, carrément abordé un des problèmes les plus compliqués et les plus éternels, et les plus particuliers aussi, de l'amour... Je ne puis pas en dire davantage, mais il y a là une thèse originale et brûlante, qui se développe dans des milieux mondains, ultra-mondains, et qui soulèvera bien des colères !... Enfin, je crois que, de toutes mes œuvres, c'est l'œuvre la plus forte, la plus parfaite, la plus définitive... celle que je préfère, c'est tout dire... Mais je suis bien dégoûté, allez ! Croiriez-vous que tous les pays, que tous les journaux et toutes les revues de tous les pays se disputent mon roman !... On m'offre des sommes colossales !... J'ai bien envie de leur jouer un bon tour. J'ai bien envie de ne le publier qu'en volume... un tirage restreint, pour les amis... des amis comme vous, par exemple ! Hein ! qu'en pensez-vous ?

LE REPORTER.

Vous ne pouvez pas faire cela !... Vous ne pouvez pas priver la patrie d'une œuvre de vous, d'un chef-d'œuvre de vous, mon cher et illustre maître. Ce serait plus qu'une trahison envers la patrie, ce serait une forfaiture envers l'humanité...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

C'est ce que je me suis dit... Mais quels tracas ! Quelle souffrance pour quelqu'un qui déteste le bruit !... Où donc aller pour me soustraire à toute cette agitation du succès !... C'est inconcevable !... Partout où je vais, je suis connu. Et ce sont des fêtes, des invitations, des acclamations... Imagineriez-vous que, l'année dernière, dans le désert saharien, j'ai dû subir les persécutions enthousiastes des caravanes arabes !... Même au désert, il m'est impossible de garder l'incognito !... C'est à devenir fou !... J'avais songé à fuir, cette année, dans l'Afrique centrale !... Mais qui me dit que, là encore, je ne serai pas poursuivi, accaparé ! Est-ce une vie ?... Voulez-vous me rendre un grand service ?

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

J'ai préparé une note, pas trop longue, concernant mon prochain roman... Vous la publierez, telle quelle, sous votre signature...

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Et j'espère qu'après on me laissera peut-être tranquille !... Vous permettez que je m'habille ? (*Il se lève et sonne son valet de chambre.*) Passons dans mon cabinet de toilette... Vous pourrez prendre des notes, si cela vous amuse, mais comme ami, pour vous.

LE REPORTER.

Oh ! mon cher maître !

Ils passent dans le cabinet de toilette.

LE REPORTER.

C'est merveilleux !... C'est merveilleux !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Ça vient de Londres !...

La conversation continue.

II

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN, LE VALET DE CHAMBRE.

Même décor que précédemment. L'Illustre écrivain s'habille, aidé de son valet de chambre.

LE VALET DE CHAMBRE,
apportant un lot de cravates et les étalant sur le lit.
Quelle cravate monsieur mettra-t-il, aujourd'hui ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Voyons ! Quel temps fait-il ?...

LE VALET DE CHAMBRE.
Heu !... Heu !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Heu ! Heu ! Ah !...

LE VALET DE CHAMBRE.
Du brouillard, encore !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Ah !... (Très sérieux, le front plissé... il examine une à une les cravates...) Cette rouge-amarante ? qu'en penses-tu ?

LE VALET DE CHAMBRE.
Elle ira bien au teint de monsieur !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Crois-tu ?

LE VALET DE CHAMBRE.
Comment est monsieur, ce matin ?... L'âme de monsieur ?... Gaie ?... Triste ?...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Très en forme !

LE VALET DE CHAMBRE.
Alors, c'est parfait !... Puisqu'elle va au teint et à l'âme de monsieur ?... Et que monsieur songe aussi au brouillard... Le brouillard atténuera la violence de cette cravate. C'est une cravate pour temps de brume, ou pour lumière voilée d'automne !... D'ailleurs, que monsieur l'essaie !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,
se frappant le front.
Mais non ! Je ne peux pas ! Je déjeune, ce matin, chez le duc de Broglie !

LE VALET DE CHAMBRE.
C'est vrai... Diable !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Trop voyante..., trop crue... trop sportsman !... Cherche-moi quelque chose de fondu... de discret... d'académique !... Dans les noirs, par exemple, les bleus-sourds...

LE VALET DE CHAMBRE.
Je sais... je sais... (*Après avoir comparé les cravates.*) En voici une qui ne tirera pas de feux d'artifice, chez les ducs !... (*Il la montre.*) On dirait d'une phrase de M. Édouard Rod !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Un peu grave, un peu triste !... Mais, c'est ce qui convient, en effet. Dieu ! que le choix d'une cravate est donc difficile ! Comme il y faut de la prudence... de la diplomatie... de la psychologie !... Une connaissance exacte et profonde des milieux ! Se cravater, ça n'a l'air de rien... et c'est un des actes les plus importants de la vie !... (*Il commence à mettre sa cravate.*) On ne sait pas tout ce qu'une cravate, qui n'est point en situation... peut vous faire de tort !... Aussi., hein ! ... ce pauvre Byronnet qui a tant de talent...

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur trouve ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Certainement, je trouve... Pas le talent que nous aimons., que nous préférons... parbleu ! Enfin du talent, tout de même !... (*Moue du valet de chambre.*) Il a l'éclat... la force... le don d'évocation.

LE VALET DE CHAMBRE.

Je ne dis pas non... mais aucune psychologie !... Et tout est là ! Monsieur sait bien que tout est là ! ...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Ah ! Dame !

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur reconnaîtra bien avec moi que M. Byronnet ne sait pas habiller ses personnages... ni même les déshabiller... Ça, il ne s'en doute pas... ce cher monsieur !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

C'est vrai ! ... C'est ce qui l'a perdu !... Byronnet n'a pas ce que j'appelle « le sens de la cravate ».

LE VALET DE CHAMBRE.

Ni le sens de la chaussette... ni le sens du pantalon... par conséquent ni le sens de la vie !... M. Byronnet n'a le sens de rien !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Est-ce drôle que lancé, comme il l'est, dans du monde chic... très chic... il n'ait jamais pu apprendre ça !

LE VALET DE CHAMBRE.

Ce que monsieur appelle si pittoresquement, et si justement, le sens de la cravate... Ça ne s'apprend pas !... On l'a ou on ne l'a pas !... Monsieur l'a, lui !... D'abord, monsieur a tout !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Tu exagères...

LE VALET DE CHAMBRE.

J'exagère !... Quand monsieur nous plante un adultère... ce n'est pas monsieur qui donnerait à son héros... un caleçon saumon... comme M. Byronnet... (*Il fait de grands gestes.*) Un caleçon saumon !... Mais c'est énorme !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Ah ! ce caleçon saumon !... Le fait est que ce fut plutôt malheureux !

LE VALET DE CHAMBRE.

Ça n'a été qu'un cri dans le monde de la psychologie !... Monsieur se rappelle ?...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Oh ! Oui !... Quelle hérésie !... Ce pauvre Byronnet !...

LE VALET DE CHAMBRE.

Alors, monsieur doit comprendre... Si c'est pour m'évoquer un amant, en caleçon saumon, que M. Byronnet possède tant d'éclat, de force, de don d'évocation... Eh bien, non !... J'ai le regret de le dire à monsieur... mais cet éclat... cette force... ce don d'évocation... je m'en fous.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Voyons... Joseph... voyons !...

LE VALET DE CHAMBRE.

Je m'en fous... je m'en fous !... Monsieur connaît ma franchise... Monsieur sait que je suis incapable de dire autre chose que ce que je pense... Eh bien, dire du don d'évocation de M. Byronnet que « je m'en moque », ce ne serait pas assez dire... C'est « je m'en fous » qui est l'expression véritable ! Que monsieur cherche dans son Boissière s'il y en a une autre !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Ah ! tu es un juge sévère, Joseph !

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est la faute de monsieur !... Pourquoi monsieur est-il toujours aussi impeccable !... Les adultères de monsieur, c'est la perfection !... Il n'y a rien à y reprendre, ni dessus, ni dessous... Des chefs-d'œuvre d'exactitude !... Et quand l'exactitude concorde avec l'émotion... c'est le génie !... Ce qui est vraiment épatant, chez monsieur, c'est que les cravates, les bottines, les gilets, les pantalons des personnages de monsieur sont toujours d'accord avec les sentiments, les passions, et même les pensées qui les animent !... Tandis que chez M. Byronnet, jamais... jamais un vêtement ne correspond à un mouvement de l'âme... Les personnages de M. Byronnet... ce sont de pures marionnettes... Ils n'ont jamais la chemise de leur état d'âme... Ça n'est pas humain.. Or, moi, je l'avoue à monsieur, en littérature, c'est l'humanité seule qui m'intéresse... Le reste... c'est du battage !... Et je m'en fous !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Pourtant... voyons, Zola ?....

LE VALET DE CHAMBRE.

Je m'en fous !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Et Flaubert ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Je m'en fous !... Il n'y a que monsieur !... Monsieur, à la bonne heure !... Parlez-moi de monsieur !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Tu es trop exclusif, Joseph !

LE VALET DE CHAMBRE,

très digne.

Je ne suis que juste, monsieur !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

il a fini de mettre sa cravate, et il se regarde longtemps dans une glace.

C'est vrai !... Elle est parfaite !... Elle est strictement dans la situation !... Ah ! Joseph !... Toi aussi, tu as le sens de la cravate !...

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est notre métier, monsieur, à tous les deux !...

Un silence.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,
en boutonnant son gilet.
Joseph !... Sais-tu à quoi je pense ?...

LE VALET DE CHAMBRE.
Non, monsieur.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Je pense à quelque chose d'extraordinaire !

LE VALET DE CHAMBRE.
Ça ne m'étonne pas ! Tout ce que fait monsieur, tout ce à quoi il pense... est extraordinaire !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Eh bien ! je pense à faire une collection de cravates. Mais une collection psychologique !... Tu comprends ! Imagine-toi des vitrines... anglaises... Dans ces vitrines, des étiquettes, de jolies étiquettes, où seraient énumérés tous les différents états d'âme par où peut passer un homme sensible, instruit et lettré... Et au-dessous de ces étiquettes, des cravates, des cravates... correspondant, par leurs formes et leurs nuances, à toutes les formes et à toutes les nuances de ces états d'âme ! Comme ce serait nouveau, passionnant, vulgarisateur !... Et vois-tu le catalogue de cette collection illustré par Jacques-Émile Blanche ?...

LE VALET DE CHAMBRE.
Je vois très bien cela !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Et que dirais-tu d'un gros bouquin, d'un bouquin de science pure et de pure philosophie, que j'intitulerais : *La Psychologie de la cravate moderne* ?... Car j'en ai assez du roman...

LE VALET DE CHAMBRE.
Monsieur a raison... Le roman, c'est du battage !... (*L'illustré écrivain est maintenant habillé et Joseph tourne autour de son maître en vaporisant sur la jaquette un parfum discret.*) Que monsieur aille déjeuner, tranquillement... Je vais réfléchir à tout cela !...

III

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN, LE VALET DE CHAMBRE.

Le cabinet de l'illustre écrivain... Meubles anglais... toujours. L'illustre écrivain, en élégante tenue de chambre, arpente la pièce, très recueilli, très grave. Joseph est assis devant un bureau, la plume à la main.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Où en étions-nous ?... Ah ! oui... (*Dictant.*) « La table resplendissait... »

LE VALET DE CHAMBRE,

écrivain.

« Res... plen... disait. » (*Il pose la plume.*) Je ferai remarquer à Monsieur que, dix lignes plus haut, nous avons... déjà... un... « resplendissait »...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Tu es sûr ?...

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur ne se souvient plus ?... Nous avons... « les épaules de la marquise resplendissaient »...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Diab !... C'est vrai !... Pas de répétition !... Voyons, voyons... (*Il cherche.*) Que le style est donc difficile !...

LE VALET DE CHAMBRE.

Si Monsieur mettait tout simplement : « ... Splendissait... La table splendissait ? » C'est plus court, plus neuf, plein... plus hardi, et ça évoque davantage. J'ai vu cela, l'autre jour, dans une revue belge... C'est très bien !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

« La table splendissait... »... Ça n'est pas mal, en effet... « La table splendissait... » On dirait un hémistiche à la Heredia... « La table splendissait... » Oui, mais je ne peux pas... L'Académie condamne cette expression.. Cela me ferait du tort !...

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur croit-il ?... L'Académie est comme ces vieilles femmes qui font les sucrées et qui aiment qu'on les viole !... À la place de Monsieur, je n'hésiterais pas !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Non !... non !... Voyons !... « La table... » N'écris pas, je cherche... « la table, avec ses cristaux taillés et ses argenteries anciennes, éblouissait... »

LE VALET DE CHAMBRE.

Heu ?...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Aveuglait...

LE VALET DE CHAMBRE.

Ho !... Ho !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Ce n'est pas ça, hein ?...

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est pauvre !... Monsieur voudrait-il de ceci... « Avec ses cristaux à facettes et ses très anciennes argenteries, la table était un éblouissement... »

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Répète !

LE VALET DE CHAMBRE.

« ... Avec ses cristaux à facettes... et ses très anciennes argenteries, la table était un éblouissement... »

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Oui... c'est peut-être mieux !... Essayons... je dicte : « ... Avec ses cristaux à facettes et ses très anciennes argenteries... la table... était... un éblouissement ! »

LE VALET DE CHAMBRE.

... « É... blou... issement.. Eh bien, mais !... voilà !... ça peint !... ça évoque !... et l'on voit tout de suite que l'on n'est pas chez des mufles !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Continuons... y es-tu ?... « Courant sur des fils invisibles, de pâles orchidées... »

LE VALET DE CHAMBRE.

« Orchidées... » Monsieur tient beaucoup à... « pâles orchidées ?... »

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Mon Dieu !... « Pâles »... n'est pas mal... « pâles » est un très joli mot... un mot très mondain !

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur n'aimerait pas « ... de mauves orchidées » ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

après avoir réfléchi.

En effet... c'est plus précis... plus décoratif... et plus élégant... « ... courant sur des fils invisibles... de mauves orchidées... » Je reprends... « ... de mauves orchidées... étalaient... »

LE VALET DE CHAMBRE.

Étalaient... étalaient !... Voilà, Monsieur, un terme fort impropre... Des choses qui courent n'étalent pas... Elles détalent, tout au plus.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

« ... de mauves orchidées détalent... »

LE VALET DE CHAMBRE.

Oh ! Monsieur a pris cette plaisanterie au sérieux... Monsieur est à pouffer !... Monsieur est à se tordre !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

sévère.

Tu sais, Joseph, je n'aime pas ces blagues-là !... C'est idiot !...

LE VALET DE CHAMBRE.

Que Monsieur ne se fâche pas !... Que Monsieur veuille bien m'écouter !... J'ai, je crois, une phrase épatante... ébouriffante !... Que Monsieur juge !... « mauves orchidées enrroulaient l'énigme perverse et le troublant péché de leurs fleurs !... » Ah ! Monsieur est-il content ?... Monsieur est épaté !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

admiratif.

Est-il doué, cet animal-là !... « ... Et le troublant péché de leurs fleurs !... » il n'y a pas à dire !... c'est admirable !... « L'énigme perverse et le troublant péché de leurs fleurs... » Ce n'est rien, c'est simple... Et penser que, depuis trois ans je cherche ça !... « Et le troublant péché de leurs fleurs !... » En deux mots... c'est toute l'orchidée... et c'est toute la femme !... et c'est tout le mystère de l'amour ! Quel tempérament d'écrivain !... Mais comment sais-tu, toi, un simple domestique ?

LE VALET DE CHAMBRE,

ironique et modeste.

Je suis l'élève de Monsieur.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Je te demande comment ces choses-là te viennent à l'esprit ?...

LE VALET DE CHAMBRE.

Mon Dieu !... L'autre jour, au déjeuner, Monsieur regardait une orchidée... et Monsieur disait : « Est-ce assez passionnant, tout de même !... On dirait d'un sexe !... »

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Vraiment ? J'ai dit cela ?...

LE VALET DE CHAMBRE.

Mais oui... Monsieur a dit cela, tout naturellement ! Cette phrase de Monsieur m'est revenue à la mémoire... Seulement, « sexe » est un mot brutal, grossier... un mot qui choque... et qu'on ne saurait tolérer dans la bonne compagnie... J'ai mis ce « péché » à la place de ce « sexe »... Voilà tout !... C'est aussi obscène et c'est plus charmant... et c'est meilleur ton !... Ah ! Monsieur peut dire qu'il aura un joli succès, dans le monde, avec cette phrase-là !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Je le crois... Je le crois...

LE VALET DE CHAMBRE.

À la place de Monsieur, je l'essaierais, ce soir même, au dîner de la baronne Vampirette !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Excellente idée !

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur verra se pâmer toutes les femmes de Monsieur !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Quel triomphe, Joseph !

LE VALET DE CHAMBRE.

Et qu'est-ce qui fera « une gueule ? »

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Joseph ! De la tenue !... Tu n'es plus dans le sentiment !

LE VALET DE CHAMBRE.

Qu'est-ce qui en fera une sale gueule ?...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Allons !... Allons !...

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est M. Byronnet ! ..

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

réjoui à cette idée.

Ça !... Je la vois d'ici, la gueule de Byronnet !

LE VALET DE CHAMBRE.

Monsieur aussi !... Monsieur se rend bien compte qu'il n'y a pas un autre mot pour exprimer la chose que fera, ce soir, M. Byronnet...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Ah ! ce Joseph !... Il est étonnant !... On ne peut pas lui en vouloir. (*On sonne, Joseph se lève.*) Je n'y suis pour personne !... pour personne !...

Joseph sort.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

seul. il relit les feuille déjà dictés avec des gestes cadencés. Haut.

« L'énigme perverse..., et le troublant péché de leurs fleurs !... » C'est génial !... (*Joseph rentre.*)
Eh bien ?

LE VALET DE CHAMBRE.

C'était un ami de Monsieur... un ancien ami des jours de misère... Un sale type... avec un paletot crasseux, des cheveux longs... et qui sentait la bière... Il venait sans doute, taper Monsieur... Je l'ai mis dehors !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Bien !... Allons, allons... continuons de travailler... (*Le valet de chambre se rassied devant le bureau... l'illustre écrivain arpente la pièce, en proie à l'inspiration... Dictant :) « Alors la marquise se pencha... »*

IV

JOSEPH, MME BEAUDUIT,

Un petit salon anglais... toujours. Joseph introduit Mme Beauduit.

Mme Beauduit a 42 ans, un visage flétri, mais des restes de beauté. Toilette sévère d'entremetteuse, toilette effacée qui peut passer partout sans être remarquée.

JOSEPH.

Entrez donc, madame Beauduit, entrez donc !...

Il lui offre un siège, à droite de la cheminée, et s'assied lui-même, à gauche, confortablement, le dos calé et les jambes croisées.

MME BEAUDUIT.

Alors, vous croyez qu'il ne rentrera que tard ?

JOSEPH.

Pas avant sept heures... pour s'habiller. Monsieur s'amuse, aujourd'hui... Monsieur est avec sa comtesse...

MME BEAUDUIT.

Sa comtesse ?... Quelle comtesse ?... Encore une blague, sans doute ?

JOSEPH.

Parbleu !... La comtesse de Monsieur, c'est tout simplement une méchante actrice des Variétés, la petite Zaza... Mais vous la connaissez encore mieux que moi, madame Beauduit !... Monsieur est comme ça !... Il a un chic étonnant pour transformer en comtesses et en duchesses les petites actrices et les trotteurs... Monsieur croit que ça prend !...

MME BEAUDUIT.

Oh ! ça... Il a toujours menti !...

JOSEPH.

Même à moi !... Ce qui est bête !... Monsieur éprouve le besoin de m'épater ! Monsieur est un serin !... Il y a longtemps qu'on l'a dit : « Il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre... ». Monsieur est un serin.

MME BEAUDUIT.

Un orgueilleux, surtout !

JOSEPH.

Un orgueilleux et un serin. Au fond, il n'y a pas plus serin que Monsieur !... Et son talent ?... Oh ! la la !... Et il est illustre !... Non, c'est à se tordre !...

MME BEAUDUIT.

Le fait est qu'il a eu de la chance !

JOSEPH.

Mais, ma chère madame Beauduit, s'il ne nous avait pas rencontrés tous les deux vous, à son début dans la vie, pour le sortir de la misère, le dégraisser quelque peu... lui donner un coup de fion... et conduire ses affaires... moi, pour lui apprendre le style... qu'est-ce qu'il serait aujourd'hui ?... Hein ! je vous le demande... qu'est-ce qu'il serait ? Il ne pourrait même pas faire les faits divers dans un journal de province !

MME BEAUDUIT.

C'est vrai !... Ah ! j'ai eu du mal !

JOSEPH.

Et moi, donc !... Si vous croyez que je n'en ai pas encore, pour le déshabituer de ses allures de rasta... Et comme écrivain !... Tenez, ce matin encore... en dictant... il donnait au mot virtualité, le sens de « force sexuelle, de puissance virile »... Ma parole d'honneur ! Il me dictait ceci : « C'était un homme d'une virtualité considérable ! » (*Il rit.*) C'est à ne pas croire, hein ? Et c'est tout le temps comme ça !... Monsieur ignore absolument, totalement, le sens des mots !... C'est-à-dire que, si je n'étais pas là pour rectifier toutes les bourdes de Monsieur, ce serait un éclat de rire autour de Monsieur ! Ah ! non... Monsieur est trop bête !

MME BEAUDUIT,

elle soupire.

Qu'est-ce que vous voulez, mon pauvre Joseph !...

JOSEPH.

Je voudrais au moins que Monsieur ne se moquât pas de nous... Je trouve que Monsieur en prend trop à son aise avec nous ! Monsieur n'est pas juste... Monsieur n'est pas reconnaissant... Monsieur a une très sale âme !... Enfin, quoi !... vous êtes encore une belle femme, ma chère madame Beauduit... une belle femme, nom d'un chien !... Monsieur aurait bien pu se contenter de votre amour et ne pas vous lâcher comme il a fait !... C'est ignoble !

MME BEAUDUIT.

Oh ! je ne lui en veux pas de ça !... Il y a longtemps que l'amour n'existe plus entre nous... Qu'il coure, qu'il s'amuse... mon Dieu, c'est tout naturel... J'ai été la première à lui rendre sa liberté à ce point de vue-là... Seulement, il aurait pu s'amuser dans un autre milieu... se faire des maîtresses dans le monde... des maîtresses utiles et glorieuses... au lieu de se laisser gruger par de sales petites grues...

JOSEPH.

Il n'aurait pas demandé mieux... allez !... Mais voilà... il ne peut pas... Monsieur est mal tourné... mal fichu... Il a beau se mettre des revers de moire et de velours à ses habits... avoir cent trois cravates et quarante paires de bottines... et une vitrine pleine de chapeaux qui viennent de Londres... Monsieur n'en reste pas moins lourd et gauche. Il n'a pas de race... Il ressemble, dans le fond, à un couvreur...

MME BEAUDUIT.

Il est vigoureux !

JOSEPH.

Vigoureux !... Autrefois, peut-être ! Mais maintenant... un fort déchet, croyez-moi... Et puis, Monsieur ne sait rien dire aux femmes ! Monsieur est stupide avec les femmes du monde. Ça l'éblouit, vous comprenez... et il perd, avec elles, le peu de moyens qu'il a... Tenez, madame Beauduit, je vois cela tous les jours, moi !... Quand Monsieur fait un roman... il reçoit des lettres, des lettres passionnées... folles. On lui donne des rendez-vous... les invitations pleuvent. Et puis, rien !... Sitôt qu'elles ont vu Monsieur... qu'elles ont parlé avec Monsieur... eh bien, elles ont tout de suite assez de Monsieur, les femmes du monde. Monsieur les dégoûte ! Et je comprends ça !... Il n'est pas tentant, Monsieur ! Il n'a pas le moindre esprit... il n'est pas délicat. Il n'est rien, quoi !... Il n'a rien ! Et ses jambes torsées... ses mollets de travers... sa touffe de poils sur les épaules ! Et puis, sous ses beaux vêtements..., voyons, madame Beauduit... vous le connaissez... Il n'est pas déjà si soigné que ça !... Vous le savez aussi bien que moi... la propreté... ça n'est pas le fort de Monsieur !

MME BEAUDUIT.

Ça !... Je croyais que maintenant...

JOSEPH.

Avec son air flambant, si je vous disais que j'ai toutes les peines du monde à lui faire prendre un bain... Ah tenez... à votre place. Je l'enverrais se promener, moi, Monsieur ! Et qu'il s'arrange tout seul !... ça ne serait pas long, la dégringolade !

MME BEAUDUIT.

Qu'est-ce que vous voulez ? Je ne suis plus jalouse... Et ça m'intéresse de travailler pour lui... et qu'il me doive son succès, sa réputation, ses honneurs !... Ce n'est pas lui que j'aime maintenant... Oh ! non... Ce que j'aime, c'est ce que j'ai fait de lui !... C'est d'avoir imposé au monde, au public, aux lettrés, l'incroyable mensonge qu'il est !... Aussi, je continue... je vais, je viens, du matin au soir, je trotte, je trotte pour lui... Je vais partout... effacée, invisible, mais obstinée. De chez les éditeurs, aux ministres... des ministres aux journaux, dans tous les coins où je passe, j'ourdis des trames, je tisse des toiles où les mouches viennent se prendre, et que je lui donne ensuite à manger, à dévorer !... Et ça me donne, Joseph, ça me donne des joies plus vives que les joies de l'amour !... Je m'exalte à me dire que tout cela est mon ouvrage... que sans moi il ne serait rien... rien !... et que le jour où il me plaira de retirer cette main, qui seule soutient cet édifice... eh bien, l'édifice croulera tout entier !...

JOSEPH.

Ah ! madame Beauduit... si j'avais trouvé une femme comme vous !... *(Il rêve.)*

MME BEAUDUIT,

elle se lève.

J'ai encore des courses à faire... Il faut que je m'en aille... Dites-lui que je reviendrai demain matin... J'ai à lui parler...

JOSEPH.

Ah ! madame Beauduit ! Monsieur est indigne de votre génie !

Il se lève aussi.

MME BEAUDUIT.

Vous lui direz que j'ai vu le ministre, ce matin... Il m'a formellement promis la rosette, pour le mois de janvier... Et voyez comme c'est drôle... il n'en avait plus, le ministre... Il a été obligé d'en emprunter une à son collègue de l'Instruction publique... On la retire à un archevêque !...

JOSEPH.

La rosette !... la rosette !... à lui !... et la rosette d'un archevêque !... C'est colossal !... Et mes palmes ?

MME BEAUDUIT.

Vous les aurez aussi !...

JOSEPH.

Comme tout cela est mélancolique !...

MME BEAUDUIT.

Dites-lui aussi que l'éditeur consent à un nouveau traité... Cinq sous de plus par volume... une prime de cinq mille francs au cinquantième mille... de quinze mille au centième... Je lui apporterai demain le traité à signer... Ah ! et puis...

JOSEPH.

Encore quelque chose !...

MME BEAUDUIT.

Les frères Laudur lancent un nouveau kina... Ils l'appellent le Kina de l'Illustre Écrivain ! On fait les affiches en ce moment... À demain, Joseph !

JOSEPH.

À demain, madame Beauduit !... Vous êtes une femme épatante !...

V

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN, LE VALET DE CHAMBRE, MME BEAUDUIT.

L'illustre écrivain a fini de s'habiller... Il prend son porte-cigarettes et son portefeuille, qu'il met dans la poche de son veston ; un mouchoir qu'il insère méthodiquement dans la poche de poitrine... quelques louis sur la cheminée, qu'il met dans la poche de son gilet... Puis, frais, rasé, astiqué, boutonné, parfumé, il se regarde dans la glace, longuement, avec satisfaction...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,
au Valet de chambre.
Suis-je bien ?...

LE VALET DE CHAMBRE.
Monsieur brille, tel un phare !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,
avec un geste d'ennui.
Allons !... fais entrer Mme Beauduit !

LE VALET DE CHAMBRE.
Bien, monsieur.
Le valet sort.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Ce qu'elle va me raser encore !...
Il commence à mettre ses gants. Entre Mme Beauduit.

MME BEAUDUIT,
fâchée.
En voilà, maintenant, du nouveau !... Et pourquoi m'as-tu fait attendre si longtemps, dans l'antichambre, comme un ami pauvre ou comme un fournisseur ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,
très sec.
Je ne pouvais pourtant pas vous recevoir dans ma chambre, pendant que je m'habillais. Ce n'eût pas été convenable !

MME BEAUDUIT.
Pas convenable !... Tu ne pouvais pas !... Est-ce que tu es fou ?... Et quand je te recevais, dans mon lit, moi... est-ce que je te faisais attendre dans l'antichambre, pour que ce fût convenable ?...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,
agacé.
Ma chère amie... ces manières... vraiment !...

MME BEAUDUIT.
Ces manières !... Ah ! ça, dis donc... Et voilà que tu me dis « vous », maintenant !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Il est convenable aujourd'hui que je ne vous tutoie plus !... Et je vous serai obligé, désormais, de faire de même ! D'ailleurs, je sors, je suis pressé... Vous avez quelque chose à me dire ?

MME BEAUDUIT.
Non... mais, pressé !... Qu'est-ce qui se passe ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.
Il se passe que je suis très pressé... Si vous avez quelque chose à me dire, faites, faites vite !...

MME BEAUDUIT,
après un silence et le regardant fixement.
Canaille !... Canaille !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

très froid.

Je ne vous reçois pas pour que vous veniez m'insulter... Vous savez que je n'aime pas les scènes.

MME BEAUDUIT,

même jeu.

Canaille !... Canaille !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Ah ! en voilà assez !... Pas de drame ici... n'est-ce pas !... J'ai horreur des drames !

MME BEAUDUIT,

elle se laisse tomber dans un fauteuil.

Canaille !... Canaille !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

il se met à marcher dans la pièce avec agitation.

Eh bien !... soit !... Je suis une canaille !... c'est entendu... je suis une canaille !... Raison de plus pour vous en aller d'ici... pour vous en aller de ma vie !... Il y a longtemps que vous auriez dû comprendre que nos relations ne peuvent plus durer !... (*Mme Beauduit fait des gestes violents, atteste le ciel...*) Non, elles ne peuvent plus durer !... Mon existence s'est agrandie... s'est développée... elle est prise par trop de choses délicates et difficiles... Vous n'y avez plus de place !

MME BEAUDUIT.

Est-ce possible d'entendre cela ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Si vous m'aimiez... si vous m'étiez une femme dévouée... comment n'avez-vous pas compris cette situation nouvelle ?... Comment n'avez-vous pas senti que vous deviez vous effacer, disparaître... vous auriez évité cette scène pénible... pour moi !...

MME BEAUDUIT,

levant les bras au ciel.

Mon Dieu !... Mon Dieu !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Car vous me gênez... vous me compromettez... Vous êtes dans toutes mes affaires et dans tous mes succès... On ne voit que vous, partout !... Et, partout, on dit de vous « Cette solliciteuse... cette raseuse, cette mère au cabas... c'est la vieille maîtresse de l'Illustre Écrivain ! »... Comme c'est gai pour moi, n'est-ce pas ?... Comme ça me donne de la considération !... Comme ça rehausse mon prestige !... (*Sur un mouvement de Mme Beauduit.*) Oui, mon prestige !... Enfin, voyons, est-ce que vous êtes ma maîtresse, maintenant ?... Est-ce que nous couchons ensemble, maintenant ?... (*Il s'anime, s'emporte.*)... Mais c'est intolérable à la fin ! Vous me gênez toute ma vie !... Vous êtes le point noir de ma célébrité et de ma réputation !...

MME BEAUDUIT.

Mon Dieu !... Mon Dieu !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Grâce à vous, cet édifice de ma fortune, que j'ai eu tant de mal à élever, il peut s'écrouler tout d'un coup !

MME BEAUDUIT.

Ah !... Ah !... Ah !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Comment !... On imprime, partout, dans les journaux sérieux, que je suis « L'Illustre Écrivain !... » On raconte que je suis fêté, adulé dans le monde... Que les femmes les plus élégantes raffolent de moi... Que les salons les plus difficiles se disputent ma présence... On m'attribue les adultères les plus glorieux... Je suis à la fois quelqu'un comme Balzac et comme Brummel... Tout cela, pour qu'un misérable vienne affirmer, comme hier, dans *Le Mouvement* : « Mais non ! C'est de la blague !... Et l'Illustre Écrivain est collé avec une vieille femme !... »

MME BEAUDUIT.

Mon Dieu !... Mon Dieu !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Avez-vous lu cet article ?... L'avez-vous lu ?...

MME BEAUDUIT.

Mon Dieu !... Mon Dieu !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Et les insinuations malpropres... Et les allusions déshonorantes ?... ça vous est égal, à vous !... avouez, parbleu ?...

MME BEAUDUIT.

Le misérable ! mon Dieu !... le misérable !... Tant d'infamie ! Est-ce possible ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Et si ce bruit se propage... s'il est prouvé que mes triomphes mondains ne sont rien... qu'il n'y a pas, dans ma vie, ces aristocratiques adultères, qui me font une auréole de chic, d'élégance exceptionnelle... comment voulez-vous que l'Académie me nomme ?...

MME BEAUDUIT,

toujours atterrée.

Le misérable !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Et quand vous auriez inspiré cet article... pour qu'on dise partout que je vis de vous. Cela ne m'étonnerait pas... cela serait dans la logique de vos manœuvres... Eh bien, non !... j'en ai assez de cette persécution... En voilà assez !...

MME BEAUDUIT,

lle se lève et marche sur l'Illustre Écrivain, les poings crispés.

Canaille... Canaille... tu me dois tout... tout... tout !... Ta fortune... tes succès, ta situation dans le monde... tu me les dois... Ce que tu es... le mensonge... l'effronté, le hideux mensonge que tu es... C'est moi qui l'ai fait... Qu'étais-tu donc, quand je suis allée t'arracher aux basses crapules de la vie... à ta sale brasserie... à ta sale choucroute ?... Je t'ai nourri... habillé, dégrassé, façonné... Je t'ai donné de l'argent... Je t'ai donné tout... tout... tout ! Oui... ah !... oui !... on ne voyait que moi, partout !... Mais partout je te créais... Du petit morceau de boue que tu étais et que j'avais ramassé dans les ordures du chemin, je faisais peu à peu une statue !... Et je n'avais qu'une joie, moi !... celle de te voir t'élever, t'élever, t'élever !... Misérable !... ma vie, à moi, elle a été tout entière de dévouement, de désintéressement... d'effacement... J'ai rogné, comme une avare, sur mes toilettes, sur ma table, sur les douceurs de mon intérieur, pour te donner, à toi, ce qu'il fallait... Et j'ai fait ce miracle d'imposer à la critique, au public, à tout le monde... l'imbécile, le rien... le dessous de rien que tu es !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Permettez !... Ah ! permettez !...

MME BEAUDUIT.

Et voilà ma récompense ! Eh bien, soit !... Je m'en vais de ta vie !... Ah ! nous allons rire maintenant !... Je te jure que nous allons rire...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

très noble.

Vous ne pourrez toujours pas m'enlever mon talent...

MME BEAUDUIT,

avec un rire grinçant.

Son talent !... son talent !... Non, mais il croit qu'il a du talent !... Son talent !... Ah ! ah ! ah !...

Il ne voit même pas la mystification que c'est !... Imbécile !... Eh bien, je vais leur montrer, moi, ce que c'est que ton talent !... Adieu !...

Elle sort, furieuse. Le valet de chambre rentre, regarde son maître et hausse les épaules. Il prend le chapeau de l'Illustre Écrivain, qu'il lisse avec des foulards.

LE VALET DE CHAMBRE.

Dans la vie littéraire, l'important n'est pas d'avoir du talent... L'important, c'est d'être classé...

Or, Monsieur est classé... Monsieur n'a donc rien à craindre.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Tu crois ?...

LE VALET DE CHAMBRE.

Mais oui... Monsieur est classé comme « notre éminent et illustre psychologue »... On ne peut

rien contre ça ! Et Monsieur n'écrirait plus de livres... Monsieur ferait de l'architecture ou du

notariat, qu'il serait toujours et pour tout le monde... « notre éminent et illustre psychologue »...

(Tendant le chapeau.) Qu'est-ce que vous voulez qu'elle fasse, la malheureuse ?... Que Monsieur

ne s'inquiète pas... et qu'il dorme sur ses deux oreilles... Il y a toujours quelqu'un de plus bête

que l'auteur... c'est le public !... Sans ça !

VI

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN, LE VALET DE CHAMBRE.

La chambre de l'Illustre Écrivain. L'Illustre Écrivain examine tous les détails de la chambre, rassujettit quelques fleurs dans des vases.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Je suis inquiet...

LE VALET DE CHAMBRE.

De quoi Monsieur peut-il être inquiet ?

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Je suis inquiet de savoir quelle est la femme qui va venir tout à l'heure... Tu ne t'en doutes pas, toi ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Oh !... moi... les femmes qui écrivent et qui donnent des rendez-vous à des hommes de lettres, je m'en méfie !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Pourquoi ?

LE VALET DE CHAMBRE.

En général, ce sont de très vieilles femmes... et très laides !... C'est qu'elles n'ont pas trouvé ailleurs !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Allons donc !

LE VALET DE CHAMBRE.

Avant de servir chez Monsieur, je servais chez M. Alexandre Dumas fils ! En voilà un qui recevait des lettres de femmes mystérieuses et passionnées !... Ah ! on lui donnait aussi des rendez-vous, à celui-là !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Eh bien ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Eh bien... c'étaient toujours de vieux tableaux... qui avaient déjà écrit et donné des rendez-vous au père Dumas, et qui n'étaient point déjà si jeunes, de ce temps-là !... Monsieur est un peu gobeur !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Joseph !...

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah ! les amoureuses des hommes de lettres !... Mais je les connais ! Elles sont dix dans Paris, toujours les mêmes, et elles ont au moins six siècles à elles dix !... Elles ont aimé M. de Chateaubriand... M. de Lamartine... M. Alfred de Vigny... Elles continuent !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Celles qui aiment les poètes... je ne dis pas !... Mais celles qui aiment les psychologues..., celles-là ne peuvent avoir que de la jeunesse... de la beauté... et de l'intellectualité !... ce qui est important, en amour !

LE VALET DE CHAMBRE,

sentencieux.

Quand il n'y a plus que la psychologie pour exciter les femmes... mauvaise affaire, Monsieur ! Et pour ce qui est de l'intellectualité !...

Il hausse les épaules.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Tu vas, peut-être, nier le charme de l'intellectualité dans la passion !...

LE VALET DE CHAMBRE.

Je ne nie rien... Seulement, je constate que les femmes ne deviennent intellectuelles que lorsqu'elles n'ont plus de dents, plus de cheveux, plus rien !... Oh ! que Monsieur est jeune, pour un grand homme !... Que Monsieur est naïf, pour un psychologue !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

il prend quelques lettres sur la cheminée et les fourre sous le nez de Joseph.

Enfin, ce n'est pas un parfum de vieille femme. Hume-le un peu !... Il y a de la jeunesse dans ce parfum, il y a de l'enthousiasme..., il y a... (*Étalant les lettres sous les yeux du valet de chambre.*)

Et cette écriture, preste... leste... agile... et voluptueuse... Voyons, toi qui te piques de graphologie... est-ce l'écriture d'une femme qui... aurait aimé Voltaire ?

LE VALET DE CHAMBRE.

Ah ! si Monsieur s'en rapporte au parfum et à l'écriture !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Et ces déclarations ardentes... ces phrases enflammées !

LE VALET DE CHAMBRE.

Enfin, ce que j'en dis, ce n'est pas pour décourager Monsieur... c'est pour l'avertir... le mettre en garde contre une surprise possible... probable !... voilà tout... Ce n'est pas moi qui coucherai avec cette dame, n'est-ce pas ?... Du reste...

Il fait un geste mystérieux.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Du reste... quoi ?...

LE VALET DE CHAMBRE.

Du reste... les vieilles femmes ont quelquefois du bon. Il ne faut pas les dédaigner !... Elles ont de l'expérience... ce qui remplace la beauté... une science de la volupté... ce qui vaut mieux, dans certaines circonstances, que la jeunesse... Le grand Balzac, le prédécesseur de Monsieur, disait qu'on ne devait pas mépriser l'amour des femmes laides et vieilles... que c'était souvent quelque chose d'épatant... parce qu'elles... aiment avec reconnaissance !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Ah ! tu m'ennuies... Tais-toi ! Ton pessimisme m'agace !

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est cela !... Que Monsieur rêve à des princesses... à des duchesses.. à des fées... Monsieur aura toujours le temps de connaître la réalité !...

Silence... Joseph range quelques meubles... L'Illustre Écrivain se promène dans sa chambre, agité, nerveux.

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Alors, tu penses qu'il vaut mieux que je la reçoive carrément dans ma chambre à coucher !... Ne trouves-tu pas que c'est un peu vif ?...

LE VALET DE CHAMBRE.

Puisque c'est par là que ça doit finir... autant commencer par là tout de suite !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Oui, mais... si c'est une femme timide... poétique... sentimentale ? Elle pourrait s'effaroucher...

LE VALET DE CHAMBRE.

Pauvre petit oiseau !... Monsieur l'apprivoisera !... Monsieur sait si bien parler aux femmes timides et troublées !... On dit partout de Monsieur qu'il est un confesseur d'âmes !... Avec la voix et la séduction de Monsieur, rien n'est embarrassant !... Ah ! Monsieur est un grand franchisseur d'obstacles. (*Il range quelques bibelots par-ci, par-là.*) D'ailleurs, Monsieur n'y a pas grand mérite !... (*L'illustre écrivain se retourne vivement.*) Avec la gloire de Monsieur !... avec le génie de Monsieur !... ça les hypnotise toutes !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Le fait est que j'en ai dompté quelques-unes. (*Il regarde la pendule.*) Quatre heures !... Mais elle est en retard !... Sapristi, elle est en retard de cinquante minutes !... D'ailleurs, j'aime mieux cela !... Si c'était une vieille femme, elle ne serait pas en retard... elle serait en avance !...

LE VALET DE CHAMBRE.

Ça, c'est très juste !... Voilà une observation psychologique qui fait honneur à Monsieur !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Tu vois bien !

LE VALET DE CHAMBRE.

À moins que ce ne soit une blague... et que les amis de Monsieur n'aient monté à Monsieur un bateau !... Dame !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Es-tu fou ?...

LE VALET DE CHAMBRE.

Ça ne serait pas la première fois !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

C'est idiot, ce que tu dis là... Et tu avoues toi-même que mon génie... ma séduction... ma gloire... que je les hypnotise toutes !... Elle est en retard... certainement... elle est en retard... Qu'est-ce que cela prouve ?... Son mari, si elle est mariée... Sa mère, si c'est une jeune fille... Est-ce que je sais, moi ?...

LE VALET DE CHAMBRE,

ironique.

Enfin, attendons...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

Dieu ! que tu es assommant, avec tes doutes !... D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je tolère tes familiarités !... On n'a pas idée d'un valet de chambre comme toi !

LE VALET DE CHAMBRE,

très digne.

Monsieur ne dit pas ces choses-là quand Monsieur est embourbé dans le marécage de ses phrases... Monsieur est bien heureux de m'avoir pour s'en tirer !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

arpentant la chambre, de plus en plus nerveux.

C'est bon !... C'est bon !...

LE VALET DE CHAMBRE,

même jeu.

Monsieur devrait se rappeler que je suis pour lui plus qu'un valet de chambre... que je suis un collaborateur !... Monsieur n'est pas juste !

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

C'est bon ! .. C'est bon !... Et tais-toi... (*Long silence.*) Quatre heures et demie !... Ces sacrées femmes !... Toujours la même chose !... Jamais elles ne peuvent venir à l'heure !... (*On sonne.*) Ah ! enfin !... C'est elle. (*Au Valet de chambre.*) Va donc !... Mais va donc !... (*Le Valet de chambre sort. L'Illustre Écrivain se met devant la glace. Il rectifie sa cravate, une mèche de ses cheveux, retrousse les pointes de ses moustaches, serre sa jaquette.*) Comme mon cœur bat... Je vais la voir... Si c'était !...

Réapparition de Joseph.

LE VALET DE CHAMBRE.

C'est le bottier de Monsieur... qui vient d'apporter sa note !...

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN,

stupéfié.

Le bottier de Monsieur... (*Subitement colère.*) Qu'il aille au diable !...

VII

Hier, nous étions quelques-uns, réunis à dîner chez l'Illustre Écrivain, Le sujet de la conversation, vous l'imaginez. On ne parla que de l'affaire Dreyfus, car comment parler d'autre chose en ce moment ? Et quel drame dépasse celui-là, en angoisse et en terreur ?... Il n'y avait là que des gens plus ou moins célèbres, et qui font profession de penser : des intellectuels, comme on dit. Aussi, toutes les sottises, toutes les monstrueuses sottises qui furent récitées, je renonce à les raconter. En quelques minutes d'exaltation patriotique, elles eurent vite atteint à la parfaite, à l'inexprimable beauté où, chaque jour, nous les voyons s'élever dans la presse. J'ignore quel sera le résultat de cette tragique et obsédante affaire. Il en est un, pourtant, qui me semble, dès maintenant, acquis : c'est que le journal n'a plus rien à envier à la loge du concierge. Le journaliste a fait tellement sien le potin stupide, venimeux et délateur, qu'il en a, à tout jamais, découronné la face symbolique, la face spécialiste du concierge, gardien de notre porte, et aussi de notre honneur !... Et il n'a pas fallu moins que le grand cri de conscience de M. Émile Zola, il n'a pas fallu moins que sa noble et forte parole pour que, dans le flot d'imbécile boue qui nous submerge, nous nous reprenions à ne pas complètement désespérer de l'utilité et de la générosité de notre profession.

Or, hier, chez l'Illustre Écrivain, la conversation, d'abord éparpillée parmi tous les convives, qui avaient hâte d'étaler leur bêtise irréductible et de vomir sur la table ce qu'ils avaient mangé le matin, dans les journaux, se fixa bientôt dans un dialogue entre notre hôte et un jeune poète, qui n'avait pas encore dit un seul mot et qui semblait regarder tous ces gens, autour de lui, avec l'étonnement pitoyable que l'on a devant une assemblée de fous.

— Et vous, dit l'Illustre Écrivain, en s'adressant au jeune homme, vous n'avez encore exprimé aucune opinion ? ... Comme tout le monde, vous devez avoir un sentiment... et même une conviction ferme sur ce drame ?... Voyons, que pensez-vous de Dreyfus ?

— Je le crois innocent !... répondit le poète avec une douceur simple.

Il y eut des cris, des protestations indignées. Quand ils furent calmés, un essayiste, normalien, académicien, fort répandu dans les milieux élégants, demanda, non sans ironie :

— Vous avez des tuyaux ?

— Non, j'ai deux impressions... Et elles me suffisent !

— Des impressions ! s'écria l'Illustre Écrivain... Est-ce qu'on a le droit d'avoir des impressions dans une telle affaire ?... Il faut des certitudes !

— Quoi d'autre que des impressions avez-vous donc, vous, pour le croire coupable ?

— Une sentence ! prononça l'Illustre Écrivain, sur un ton de mélodrame.

— Une sentence !... Elle a été rendue par des hommes !

— Non, par des soldats !

— Ce sont deux fois des hommes !...

Une colère monta au visage de l'Illustre Écrivain. Et il dit :

— Allez-vous donc suspecter le jugement d'un conseil de guerre,

— Dieu m'en garde !... Mais les juges peuvent s'être trompés... Qu'ils portent une robe rouge ou un dolman, il arrive, hélas !... il est arrivé que des juges se soient trompés !...

— C'est antinational, ce que vous dites là !... C'est monstrueux !... Même ici vous n'avez pas le droit d'exprimer cette opinion !...

— Pourquoi n'aurais-je pas le droit d'exprimer ce qui est dans mon esprit et dans mon cœur ?

— Parce que... parce que... la justice est au-dessus de tout !

— Ai-je jamais dit le contraire... puisque je pense que la justice est même au-dessus des juges !...

Le silence se fit aussitôt sur cette phrase, prononcée d'une voix triste et profonde. Ce fut l'Illustre Écrivain qui le rompit le premier :

— Enfin, ces deux impressions... dites-les nous, poète !

Et il mit, dans ce mot : poète, tout le mépris qu'un psychologue peut avoir contre un imaginaire et un sensible.

— Voici !... accepta le poète... Et, pourtant, je me rends bien compte que vous allez rire de moi... mais ma conscience est au-dessus de vos rires...

— Comme la justice est au-dessus des juges, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez !...

Simplement, le poète conta :

— Quelques jours après la dégradation de celui que vous appelez le traître Dreyfus, je passais la soirée dans une maison où se trouvait un personnage qui avait joué un rôle considérable dans cette affaire. C'était, vous le pensez bien, le héros de cette soirée... On l'entourait beaucoup... Lui, parlait avec complaisance, et se grisait peu à peu de son succès... À ce moment-là, j'étais, comme tout le monde, absolument convaincu de la culpabilité du capitaine Dreyfus... Eh bien, à mesure que le personnage parlait, cette conviction, peu à peu, s'ébranlait. Un doute possible naissait, grandissait dans mon âme. Il ne disait pourtant rien qui pût changer cette conviction qui était en moi... Ce qu'il racontait, c'étaient plutôt, à tout prendre, des banalités... des choses dites, mille fois redites... Mais comment vous décrire cela ?... À l'expression de son visage, de sa bouche, de ses yeux, au son de ses paroles, qui tintaient faux... cette autre conviction, absolue, de l'innocence de Dreyfus, succédait à celle que, dix minutes auparavant, j'avais de sa culpabilité... Et, quand le personnage eut fini de parler j'allai dans le salon voisin où, rencontrant une dame de mes amies, je lui dis passionnément ! « Je viens d'apprendre une chose horrible ! Horrible . — Et laquelle ?... Vous êtes tout bouleversé. — Je viens d'apprendre que Dreyfus est innocent . — Oh ! mon Dieu ! Qui vous a dit cela ? — Personne. — Mais d'où vous vient cette idée . — De rien ! Mais je vous jure qu'il est innocent. — Vous êtes fou, mon cher... » Et mon amie éclata de rire... comme vous ! ...

En effet, les rires firent explosion, autour de la table de l'Illustre Écrivain... Suivant l'expression de l'essayiste normalien, académicien, et fort répandu dans les milieux élégants, « on se tordit ». Joseph lui-même, qui, à cet instant précis, présentait à son maître d'incomparable truffes au champagne, lui murmura très bas à l'oreille : « Quels daims que ces poètes ! » Mais le jeune poète gardait, au milieu de ces rires, une physionomie calme et sereine. Il n'en sentait ni l'insulte, ni le ridicule... La tempête passée, l'Illustre Écrivain demanda, avec une politesse ironique :

— Et votre seconde impression ? Ah ! mon cher, je vous en prie, ne nous en privez pas !...

Le jeune poète répondit :

— À vrai dire... cette seconde impression n'est pas une impression... C'est quelque chose de plus. C'est une certitude, cette fois, une certitude humaine... bien que rien ne puisse me donner une certitude plus profonde, plus absolue, dans son mystère, que l'impression que je viens de vous confier... Ceci donc s'adresse surtout aux âmes rétives à la vérité intérieure, comme les vôtres... Personne ne se récria. On se disposa même à une joie nouvelle... Il y avait, dans tous les regards, l'attente, la curiosité d'une extravagance. Les yeux étaient fixés sur lui comme sur un pitre qui vient d'entrer en scène, et de qui on espère des tours, des grimaces que l'on ne connaît pas encore. — Allons, parlez ! Nous vous écoutons !

— Comment voulez-vous ? dit le poète avec plus de chaleur dans la voix, qu'un homme comme M. Scheurer-Kestner, un homme de sa grade pureté de vie, de sa valeur morale, de sa situation sociale, un homme de son intelligence, de son héroïsme réfléchi, se soit dévoué à une telle cause, s'il n'avait pas, non seulement la certitude, mais encore les preuves — les preuves, vous entendez — de l'innocence de l'un et de l'infamie de l'autre ? Que peuvent tous les jugements et toutes les sentences d'un conseil de guerre contre cette impression mystérieuse et révélatrice qui me pousse à crier : « Il est innocent ! Il est innocent ! », et contre l'absolue, l'impeccable sécurité que me donne cette chose sacrée : « La conscience d'un honnête homme ! »

Cette fois, ce ne furent plus des rires qui couvrirent ces paroles, mais des huées et des hurlements. L'Illustre Écrivain écumait. Il imposa le silence :

— Et quand même Dreyfus serait innocent ? vociféra-t-il... il faudrait qu'il fût coupable quand même... il faudrait qu'il expiât toujours... même le crime d'un autre... C'est une question de vie ou de mort pour la société et pour les admirables institutions qui nous régissent ! La société ne peut pas se tromper... les conseils de guerre ne peuvent pas se tromper... L'innocence de Dreyfus serait la fin de tout !

Alors le poète se leva, et il dit :

— Je vous parle justice !... Et vous me répondez politique !... Vous êtes de pauvres petits imbéciles !...

Et il s'en alla...

Une bonne affaire

On me remit une carte sur laquelle je lus :

ANSELME DERVEAUX

Homme de lettres

Chevalier de la Légion d'honneur

— Diable ! pensai-je, l'illustre écrivain Dervaux, Dervaux lui-même chez moi ! Que me vaut cet honneur ?... Est-ce que, par hasard ?...

Et, sans me livrer davantage à de flatteuses suppositions, à de cordiales hypothèses, j'ordonnai qu'on le fit entrer.

Il entra.

C'était un jeune homme, gras et blond, moustaches finement retroussées, monocle impertinent et scrutateur, expression assez bête, le tout ensemble d'une élégance ultra-rastaquouérique, qui me fut un éblouissement. Depuis la pointe de ses souliers jusqu'au sommet de son chapeau, il brillait, irradiait, fulgurait comme un phare. A peine s'il daigna me saluer ainsi qu'il convient à une célébrité de cette espèce. Et, devant que je lui eusse offert un siège, il s'était assis, ou plutôt, à demi couché sur le canapé, en croisant ses jambes avec une aisance conquérante, et tapotant du bout de sa canne à béquille d'or le bout de ses bottines en lesquelles, durant quelques secondes, il se mira complaisamment. Je ne savais que dire... Il y a des moments où la véritable admiration, c'est le silence.

— Monsieur commença, enfin, ce véritable artiste, je ne crois pas avoir à me présenter à vous d'une façon plus détaillée ?

— Certes ! approuvai-je respectueusement.

— Ce serait, n'est-ce pas. une grave impolitesse de ma part que de supposer un seul instant, de la vôtre, une ignorance de ma personnalité... ignorance fâcheuse, impardonnable !

— Parfaitement, Maître !

— Maître ! C'est bien cela... Je vois que vous me connaissez... que vous connaissez l'illustre Anselme Dervaux... Adultères en tous genres... fabrique, commission, exportation... Deux cents éditions !

Je m'inclinai aussi bas que put me le permettre mon échine.

— Souffrez, pourtant, que je vous rappelle le titre de tous mes ouvrages.

— Oh ! Maître, inutile... Je les sais par cœur.

— Cela ne fait rien... Souffrez, je vous prie.

Et il énuméra :

Adultère !

Un adultère.

L'Adultère.

Poésie de l'adultère.

Psychologie de l'adultère.

Physiologie de l'adultère.

L'Adultère et la Question sociale.

L'Adultère chrétien.

L'Adultère chez soi.

L'Adultère en voyage.

À travers l'adultère.

Les Contes de l'adultère.

Récits adultères.

Lettres adultères.

Nouveaux récits adultères.

Autres lettres adultères.

Encore l'adultère.

Paysages d'adultère.

Nouveaux paysages d'adultère.
Croquis d'adultères.
Pastels d'adultères.
Eaux-fortes d'adultères.
L'Adultère et les Femmes du monde.
L'Adultère et les Femmes de la bourgeoisie.
L'Adultère chez les Femmes du peuple.
L'Adultère aux champs (traduit en tous les patois).
Les Chants de l'adultère (poésie).
L'Adultère chez les jeunes filles.
En Adultère.
Par l'Adultère.
Pour l'Adultère.

Et je n'ai pas trente ans, Monsieur !

— Prodigieux !... Inouï !... m'écriai-je.

— Inouï, c'est le mot !... Trente-cinq volumes, Monsieur... Et je n'ai pas trente ans !

— Inconcevable !

— Et ce qui est plus inconcevable encore, c'est tout ce que je prépare... C'est...

Il se toucha le front avec la béquille d'or de sa canne :

— C'est tout ce qui est là !... Car vous devez comprendre que je ne m'en tiens pas aux généralités que je viens d'énumérer... Ces trente-cinq volumes, Monsieur, ne sont, pour ainsi dire, que les grandes lignes, le sommaire de mon œuvre totale... Après la synthèse, l'analyse... Après les vastes ensembles, le détail minutieux !... On a dit — et je parle des plus profonds psychologues — que l'adultère était une matière inépuisable... Eh bien ! moi, Monsieur, moi, Anselme Dervaux, je l'épuiserai.

— Je vous crois !

— Je toucherai de ma sonde le fond de ce gisement littéraire et philosophique.

— À la bonne heure !

— Je serai le Barnato de cette mine d'or idéale !

— Bravo !

— Successivement, vont paraître des ouvrages admirables, dans lesquels j'étudie l'adultère chez tous les peuples de la planète — un volume par peuple — et où je note toutes les différences ethniques, toutes les particularités rituelles, statistiques et climatologiques de cette institution universelle... Ainsi, je donnerai :

L'Adultère en Angleterre.

L'Adultère en Chine.

L'Adultère en Amérique.

L'Adultère aux Pamires.

L'Adultère et la Triplice.

L'Adultère franco-russe.

L'Adultère aux Minquiers.

Pensons-y toujours, n'en parlons jamais, ou L'Adultère en Alsace-Lorraine, etc., etc.

Géographie générale de l'Adultère, avec cartes, etc., etc.

Et ce n'est pas tout... Je veux montrer l'adultère jusque dans ses nuances sociales les plus subtiles et les plus ténues ; le montrer, dis-je, aux prises avec toutes les carrières libérales, avec tous les métiers... Jour à jour, je donnerai :

L'Adultère et la Diplomatie.

L'Adultère et le Barreau.

L'Adultère et la Peinture.

L'Adultère et la Métallurgie.

L'Adultère et la Question des huit heures.

Les Grèves de l'Adultère.

L'Adultère dans les Prisons, etc., etc.

Puis viendront des recherches exclusivement scientifiques :

L'Adultère et les Parfums.

Le Bichromatisme de l'adultère.

Émotivité de l'adultère.

Les Parasites de l'adultère (étude microbiologique).

Les Perversions sexuelles et l'adultère, etc., etc.

Enfin, Monsieur, je terminerai par une publication formidable et qui comprendra plus de cinquante volumes in-quarto : Le Dictionnaire encyclopédique de l'adultère. Qu'en dites-vous ?

— Je dis, Monsieur, je dis...

Mais l'enthousiasme me fermait la bouche, et je ne pus exprimer mon admiration que par des gestes où la frénésie le disputait à l'incohérence.

— Très bien ! fit le grand homme... Vous êtes de mon avis... Or, écoutez, je vous prie, ce que je vais vous dire... Car voilà seulement que j'entre dans le vif de la question, si j'ose m'exprimer ainsi... Voilà seulement que j'arrive à ce que je m'étais proposé comme but de ma visite chez vous...

Anselme Dervaux posa sa canne à béquille d'or et son chapeau, luisant comme un astre sur le canapé : il enleva avec des gestes menus ses gants de peau blanche, brodés de noir, et se dressant brusquement, il marcha, dans la pièce, autour de mon bureau, l'air méditatif et recueilli. Au bout de quelques minutes de cet exercice :

— Écoutez-moi bien, fit-il... et suivez d'un esprit attentif mon raisonnement... Chacun de mes ouvrages, Monsieur, tire à deux cents éditions.

— Deux cents éditions ! m'extasiai-je...

— Oui, deux cents, pas plus... c'est-à-dire cent et quelques mille exemplaires... Certes, si je compare ce chiffre au chiffre des autres tirages, c'est un résultat unique, merveilleux, prodigieux, colossal !... Tout ce que vous voudrez !... soit !... Mais si je compare ce chiffre au chiffre total de la population du globe... avouez que c'est maigre... et qu'il y a beaucoup à faire, qu'il y a tout à faire, pour équilibrer ces deux chiffres... pour rapprocher ces deux chiffres si distants l'un de l'autre...

— Et vous le ferez !... proférai-je avec un accent enflammé de prophète...

— Soit !... Écoutez-moi donc !... Nous autres penseurs, nous autres véritables artistes, nous manquons de puissants moyens de publicité... Nous n'avons pas la force d'expansion nécessaire aux conquêtes totalisatrices... Nous tournons toujours — et nos éditeurs avec nous — dans le même cercle étroit de réclames débiles et tâtonnantes... On parle des cent mille trompettes de la réclame !... Qu'est-ce, je vous le demande, que cent mille trompettes, au regard de l'immense espace où elles doivent être entendues ?... Piètre symbole, en vérité, que ces cent mille trompettes, surtout quand elles n'ont pas la force, comme c'est le cas maintenant, de projeter la gloire d'un homme hors de leur pavillon de cuivre insonore et fêlé !... Eh bien ! Monsieur, il faut que non seulement mes ouvrages retentissent sur les pays familiers, mais qu'ils aillent remuer les sols vierges, et porter la tempête par les mers inconnues... Il faut les lancer comme on lança, jadis, le canal de Suez, et comme, aujourd'hui, on lance les mines d'or... Voulez-vous être le metteur en œuvre de cette colossale affaire, de cette gigantesque opération ?... Aux mines d'or, opposons les mines d'adultère, et celles-là auront été depuis longtemps tarées que celles-ci trouveront toujours, dans l'immense imbécillité humaine, d'inépuisables filons... D'ailleurs, voici mon plan.

Il tira de sa poche un rouleau de papier qu'il déroula sur mon bureau...

— Remarquez, je vous prie...

Anselme Dervaux parla longtemps... Mais je ne l'écoutais plus...

Un grand écrivain

L'illustre Anselme Dervaux (adultères en tous genres, fabrication, commission, exportation) pénétra dans les salons en fête, et ce fut autour de lui comme un bourdonnement de gloire. En avançant, à travers la foule parée, il perçut comme un écho infiniment répercuté, le titre de son dernier livre : « Inassouvie !... Inassouvie ! » Et ce qui lui renvoyait, de partout, cet écho charmeur, ce n'étaient pas de froids et inconscients obstacles, mais les épaules frissonnantes et les bouches pâmées des femmes. Un immense orgueil gonfla son cœur ; la peau rougeaude de son visage se tendit ainsi qu'un drapeau dans une marche de victoire. Saluant, salué, empêtré dans les traînes, le coude maladroit, la jambe prétentieuse, arrêté par mille mains gantées de tendres pressions, il suivit longtemps des rangées parallèles et diagonales de sourires, de regards ivres, de nuques enthousiastes, de poitrines soulevées... Inassouvie ! Inassouvie !

Dans son triomphe, ce qui le chagrinait, c'est qu'il était visible que les hommes se montraient réservés envers lui, et plutôt ironiques. Ils osaient discuter son allure — une allure de courtaud de boutique —, son élégance fracassante, le goût déplorable de sa chevelure frisée au petit fer, l'exagération de ses cravates, ses grosses mains de paysan, et cette joie vulgaire qu'il ne savait pas contenir, et cet orgueil lourdement satisfait qui s'harmonisait si bien avec ses emmanchements canailles de rustre endimanché. Ah ! que n'eût-il pas donné pour avoir l'admiration des hommes et se dire le pair, l'ami de tels prestigieux clubmen dont il enviait la correction savante et l'aisance flegmatique ! Insolent et grossier avec les femmes, qui l'aimaient de se présenter à elles sous la double apparence de cette masculinité, il était, envers les hommes, d'une humilité basse, implorante et, comme dans les comédies de M. Dumas, il les interpellait par leurs titres même quand ils n'en avaient pas : « Monsieur le baron !... Monsieur le vicomte !... Monsieur le marquis !... » Mais en ce moment, ses oreilles, trop charmées par l'écho : Inassouvie ! Inassouvie ! se refusaient à recueillir le son désagréable des ironies, et ce qu'il y avait de discordant dans cette malveillance par laquelle il éprouvait toujours l'impression humiliée de n'être pas chez soi dans ce monde brillant, et de s'y sentir traité comme un intrus de passage, n'arrivait pas jusqu'à lui.

De succès en succès, et d'amours en amours, accablé d'honneurs et ruisselant d'éloges, l'illustre Anselme Dervaux finit par échouer dans une sorte de petit boudoir que de lourdes tentures séparaient des salons. Une lampe à abat-jour rose en éclairait la solitude voluptueuse et fraîche. Il s'assit sur un fauteuil chargé de coussins et s'éventa avec son claque. Sa peau ruisselait comme les vieux murs au dégel : ses poumons congestionnés lui faisaient une respiration difficile et sans élégance. De mondanité récente, il ne pouvait pas encore s'habituer à la température surchauffée des salons. Il s'y fanait, il y fondait comme une plante des champs dans une serre chaude. Et il en résultait un désordre fâcheux dans sa tenue, des cassures humides au plastron trop empesé de sa chemise, qu'un peu de repos dans un air moins lourd devrait vite réparer. Comment donc faisaient ces hommes privilégiés pour conserver sèche leur peau et intact leur linge dans une atmosphère aussi étouffante ? Est-ce qu'il n'aurait jamais ce merveilleux tempérament de l'homme du monde que les ascensions thermométriques laissent indifférent et à qui elles n'enlèvent même pas cette fleur légère de poudre de riz par quoi un visage vraiment mondain demeure aussi frais, dans une étuve, que les beaux fruits à la rosée des matins de septembre ? « Ma gloire, toute ma gloire pour ne pas suer ! » disait-il en s'épongeant le front, le cou, avec violence et découragement.

Au moment où l'illustre Anselme Dervaux formulait mentalement ce vœu étrange, les tentures s'écartèrent, et Suzanne Hertheimer entra dans le boudoir en coup de vent.

— Cher ! cher ! cher !... cria-t-elle. Vous voir seul, enfin seul !... vous parler... vous dire... oui, vous dire tout ce qui là, dans ma tête, tout ce qui est là, dans mon cœur, pour vous !...

— C'est fort désagréable ! interrompit brutalement l'illustre écrivain, qui, à demi couché sur le fauteuil, les jambes écartées, continuait de s'éventer avec son claque. Vous me surprenez juste au

moment où je ne voulais pas être dérangé et où je remettais un peu d'ordre dans ma psychologie... Grâce à vous, voilà encore une soirée perdue pour moi !...

— Ne me parlez pas ainsi !... supplia Suzanne. Ne soyez pas dur avec moi !... Si vous saviez !... Depuis le jour où vous êtes venu dîner chez mon père, je ne vis plus... Cette chaise, cette chère chaise où, durant le repas, vous daignâtes vous asseoir, cette chaise bénie, tout imprégnée de vous, je l'ai emportée dans ma chambre, et je la baise et je l'étreins... et je lui parle comme si c'était vous-même... car il me semble qu'en elle habitent toujours la chaleur fulgurante de votre génie et l'inoubliable beauté de votre âme... Ah ! tellement inoubliable !... Tenez, cette nuit, toute cette nuit, je l'ai passée à lire Inassouvie !... Que c'est beau ! que c'est pervertissant ! Ah ! cher, où donc trouvez-vous le secret unique de ces phrases qui me sont comme des fièvres et comme des poisons ?... Chaque page de vous, c'est un gouffre de douleur et de volupté, un gouffre immense et sans fond où je voudrais me perdre, disparaître, dans le vertige de vous admirer... Vous êtes la tentation merveilleuse... la joie sublime du péché... délices et tortures !... Êtes-vous Satan ? Etes-vous Dieu ?... Oh ! qui êtes-vous donc ?... Oh ! cette Maud ! —pourquoi ne m'appelai-je pas Maud aussi ? — Oh ! cette Maud en laquelle je me sens revivre toute, ses désirs furieux sont miens, comme miennes sont ses extases !... Et pourtant je n'étais qu'une jeune fille, je ne connaissais rien de la vie !... Et comme Maud, votre Maud, je suis l'inassouvie !... tellement l'inassouvie !...

Elle se tut un instant, et joignant ses mains, elle regarda l'illustre Anselme d'un regard somnambulique où s'accumulaient tous les genres d'ivresses décrits par les psychologues.

— Ah ! qu'il me tarde d'être aussi adultère, la divine adultère de vos chers livres ! soupira-t-elle. Elle allait s'agenouiller aux pieds de l'illustre romancier ; mais celui-ci se leva, lui parla durement et la renvoya.

Resté seul, il se posa devant la glace, répara le désordre de sa cravate, tendit, d'un coup sec, sur son torse de jeune garçon boucher, son habit aux revers de moire, qui se fripait, et il se dit :

— Que de copie perdue. mon Dieu ! que de belles réclames gaspillées !... Si les journaux n'étaient pas si bêtes, ils feraient de toutes ces jeunes filles toquées et de toutes ces jeunes femmes folles des critiques littéraires. Je serais mieux servi encore.

Puis il rentra dans les salons, où, parmi les rangées de sourires, de regards ivres, de nuques enthousiastes et de poitrines soulevées, le poursuivit l'écho charmeur : Inassouvie ! Inassouvie !

Littérature

Scène I

LE GRAND ÉCRIVAIN, RENÉ DUMOULIN, JOSEPH.

Le Grand Écrivain est encore couché et parcourt son courrier. Joseph, son valet de chambre, introduit René Dumoulin.

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Comment, c'est toi ?

DUMOULIN.

Ma foi, oui !... Je passais dans ta rue, figure-toi... Et je me suis dit : « Tiens !... si j'allais dire bonjour à notre Illustre Écrivain ! »

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Bonne idée !...

DUMOULIN.

Je n'étais pas fâché de te voir en chemise... de voir un grand homme en chemise... moi qui ne te vois jamais qu'en habit.

LE GRAND ÉCRIVAIN.

C'est gentil !... Ah ! mon vieux René !

DUMOULIN.

Et ça va bien ?

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Heuh !... Mal à l'estomac, toujours !... Mais assieds-toi donc, un instant... (*Joseph avance un siège, près du lit.*) Les cigarettes, Joseph...
Joseph va chercher la boîte de cigarettes.

DUMOULIN,

prenant une cigarette.

Mâtin !... bout en or !... c'est pas une cigarette ça... c'est un porte-crayon !...

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Ce qu'il y a de plus chic, en ce moment, mon cher... ce qui se fume à Londres... Un cadeau de la comtesse Boniska...

DUMOULIN.

Ah ! ah !... Tu te mets bien ! Ce sacré Grand Écrivain !... Quel tombeur !

LE GRAND ÉCRIVAIN,

mollement.

Mais non !... mais non !... pas ce que tu crois !... Une amie, simplement... une vieille amie !

DUMOULIN.

Tu as raison d'être discret, sapristi !... (*Il allume une cigarette, tire une bouffée, fait la grimace.*)

Eh bien ! tu sais... n'en déplaie à ta vieille amie... ses cigarettes... elles ont un goût... Tu permets !... (*Il jette la cigarette dans un cendrier, et en prend une dans son porte-cigarette.*) Moi... c'est curieux... je n'aime que l'antique caporal...

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Comme tu voudras !...

DUMOULIN,

s'asseyant.

Alors, tu as mal à l'estomac ?

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Oui !

DUMOULIN.

Tu dînes trop en ville, mon vieux.

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Mais non... je t'assure... ce n'est pas cela... (*Mélancolique et dégoûté.*) C'est ma vie d'aujourd'hui... les exigences qu'elle m'impose... les tracas... les servitudes... les obligations, les complications dont elle est faite... Je ne suis plus libre, moi !... C'est très joli, la gloire... mais si tu savais comme c'est lourd à porter !

DUMOULIN.

Allons donc !... Tu n'as qu'à te laisser vivre.

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Tu crois ça ?... Ah ! l'on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est que la gloire !... Quelle maîtresse tyrannique et folle, dont il faut satisfaire à toutes les minutes du jour... et de la nuit... les caprices les plus déraisonnables, et les plus ridicules incohérences... Si je te disais que... très souvent... je songe, avec regret... à notre misérable existence d'autrefois... que j'envie ton obscurité... Tiens... vois-tu... il va falloir que je réponde à toutes ces lettres... Et les visites... et les démarches !... (*Il pousse un long soupir.*) Enfin !... ne parlons pas de ça !... Et toi ?...

DUMOULIN.

Oh ! moi !... c'est bête ce que je vais te dire... mais tu l'apprendrais un jour ou l'autre... Voilà !... Hier soir... au Gymnase... À propos, pourquoi n'y étais-tu pas, hier, au Gymnase ?

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Les premières !... C'est si mauvais ton !...

DUMOULIN.

Le fait est !... Donc, hier soir, au Gymnase... dans un couloir... Paul Barrot parlait de toi... en termes qui ne m'ont pas convenu.

LE GRAND ÉCRIVAIN.

De quoi se mêle-t-il ? Que disait-il de moi ?

DUMOULIN.

Des bêtises !

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Précise... je t'en prie !

DUMOULIN.

Que tu étais un snob... une canaille... que tu n'avais aucun talent... des choses comme ça !

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Charmant !

DUMOULIN.

Je le prie de se taire... parce que... moi... tu sais... les amis... Il redouble... je lui flanque une gifle !... (*Un petit silence.*) Nous nous battons tantôt à l'épée... Alors... je ne sais pas pourquoi... j'ai voulu te voir, ce matin... pour te voir seulement, mon vieux !...

LE GRAND ÉCRIVAIN,

très froid.

C'est très gentil à toi, mon cher René, de prendre ma défense... et je t'en remercie... Seulement tu aurais dû savoir – et à défaut de le savoir – tu aurais dû sentir qu'il n'y a rien que je déteste autant que d'être mêlé... même indirectement à des histoires de duel...

DUMOULIN,

gêné.

On t'attaquait... je croyais...

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Tu me mets dans une situation ridicule., un peu ridicule !... Ah !... je n'aime pas ça !... je n'aime pas ça !... (*Un temps.*) Mon Dieu... des aventures de femmes... de femmes du monde... passe encore !... Mais des rixes de journalistes... des affaires de littérature !... Ah ! non... non... je n'aime pas ça, du tout !...

DUMOULIN,

piteux.

Alors... j'ai commis une gaffe ?

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Une imprudence, certainement... Et je te serais obligé de faire savoir à tout le monde... que je suis absolument étranger à votre querelle... Un nom comme le mien... un nom aussi en évidence... C'est très délicat, que diable !... Il en faut de la prudence... des ménagements... de la diplomatie... C'est aussi difficile à gérer... qu'un théâtre !

DUMOULIN.

Ah ! tu crois ?...

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Mais oui !... (*Un temps.*) Je respecte le sentiment qui t'a poussé à agir. Je regrette seulement l'opportunité de ton action... Comprends-tu ?...

DUMOULIN.

Je tâcherai d'arranger ça !... (*Il se lève.*) Moi... n'est-ce pas ?... On attaque un ami... Alors...

LE GRAND ÉCRIVAIN.

N'en parlons plus !... (*Un temps.*) Ta femme va bien ?

DUMOULIN.

Merci !... (*Il marche dans la pièce, et aperçoit des bouquets.*) Eh bien !... En voilà des bouquets ! ... sapristi !... A propos... c'est vrai, ce que j'ai lu ce matin, dans les *Coulisses de Paris* ?

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Quoi donc ?...

DUMOULIN.

Que tu te maries ?

LE GRAND ÉCRIVAIN,

ennuyé.

Mais non !... Il n'est pas question de cela... pour le moment !

DUMOULIN.

Ah ! tant mieux !... Parce que, je puis bien te l'avouer... cela nous avait fait de la peine, à ma femme et à moi... Nous nous disions « Il se marie... et les journaux sont informés avant nous... ça n'est pas gentil... » Tant mieux... sacristi !... Ah ! tant mieux !

LE GRAND ÉCRIVAIN.

D'ailleurs... rien que ce fait que je dusse épouser – comme il est dit dans ce journal – une jeune fille de l'aristocratie, juive... Voyons ?

DUMOULIN.

Justement... je me disais : « Il épouse dans son monde ! »

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Autrefois... peut-être !... Mais... aujourd'hui... mon cher... les choses ont bien changé... Je veux précisément faire oublier de toutes les manières que j'ai beaucoup fréquenté dans ce milieu... beaucoup trop... que je m'y suis compromis, même !

DUMOULIN.

Allons... bon !... Voilà que tu deviens antisémite, toi aussi ?

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Pas absolument... pas combattivement... Mais à l'heure qu'il est, mon ami, on ne peut plus, décevantement, épouser une juive.

DUMOULIN.

Et pourquoi ?

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Parce que c'est prendre parti... Et, sous aucun prétexte, je ne veux prendre parti... publiquement, du moins...

DUMOULIN.

Oh ! moi... tu sais... les juives..., les protestantes... les catholiques... et même... les mahométanes... je m'en moquerais, si j'avais le bonheur !

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Toi, parbleu !... Ce n'est pas la même chose... Tu n'as pas un nom, toi !... Et puis, le mariage... ce n'est point du bonheur... C'est un établissement !

DUMOULIN.

Oui... Enfin !... mettons que je n'ai rien dit... (*Un temps.*) Allons... Je m'en vais !...

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Tu es bien pressé ?

DUMOULIN.

Il faut que je passe à la salle d'armes... un quart d'heure !...

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Eh bien ! au revoir !... Et bonne chance, tout de même, pour tantôt !...

DUMOULIN.

Merci !...

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Je compte sur un petit bleu... tout de suite !

DUMOULIN.

C'est ça ! (*Il serre la main du Grand Écrivain.*) Au revoir !...

Il sort.

SCÈNE II

LE GRAND ÉCRIVAIN, JOSEPH.

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Dès que tu connaîtras le résultat du duel, pense à remettre ma carte... cornée... chez Paul Barrot...

JOSEPH.

Bien monsieur...

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Compliments sincères... s'il n'est pas blessé... Cordiaux souhaits de prompt rétablissement... s'il l'est...

JOSEPH.

Et s'il est tué ?...

LE GRAND ÉCRIVAIN.

Ne dis pas de bêtises !

JOSEPH.

Ah ! Monsieur la connaît, l'humanité !

LE GRAND ÉCRIVAIN.

C'est mon métier.

JOSEPH.

Le nôtre, Monsieur !...

On sonne.

FIN